Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 33 (1904)

Heft: 20

Artikel: Le P. Grégoire Girard et son action [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038770

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La société a sa part de responsabilité dans les tares qui sont, le plus souvent, le résultat de l'hérédité ou du milieu : elle doit donc prendre à sa charge la réparation ou l'atténuation de ces misères. Et ce qui est son devoir est également son intérêt. Laissés à l'état de nature, les anormaux ne cesseront, pendant toute leur vie, d'être pour la collectivité une lourde dépense. Au contraire, habilement et humainement traités par les nouvelles méthodes scientifiques, ils ne seront plus condamnés à demeurer irrémédiablement des non-valeurs sociales, des parasites onéreux et nuisibles, mais ils prendront une part, plus ou moins importante, dans le travail commun, et un certain nombre d'entre eux en viendront peut-être un jour à faire pour la société, presque autant qu'elle aura fait pour elle.

*
* *

Depuis quelques années, sous prétexte d'art et d'agrémentation, beaucoup d'instituteurs se sont appliqués à couvrir les murs de la salle de classe, d'un grand nombre de gravures, d'images, de tableaux, voire même d'affiches.

Or, lisons-nous dans l'un des deniers numéros du *Manuel général*, ces gravures prises un peu partout, découpées dans des illustrés ou des suppléments de journaux ne sont par toujours très artistiques, et les yeux des élèves, sollicités par tout cet étalage, ne savent où s'arrêter. Ils courent d'une image à l'autre, sans attacher une bien grande attention aux unes plus qu'aux autres.

Le maître a donc dépassé le but sans l'atteindre, car c'est surtout quand il s'agit d'art que la qualité vaut mieux que la quantité. Une exposition mobile et sans cesse renouvelable n'est-elle pas préférable à la décoration permanente clouée au mur. En adoptant cette manière de faire, l'enfant prend l'habitude d'observer, de goûter non d'une façon superficielle, mais plus sûrement parce que son attention ne s'applique qu'à un objet à la fois.

LE P. GRÉGOIRE GIRARD ET SON ACTION

(Suite.)

Nous entrons maintenant dans cette puissante période où les fondements du vieux monde féodal sont ébranlés et où les Etats vermoulus de l'Europe s'écroulent les uns après les autres, secoués par la tempête de la révolution française. La Suisse, comme proche voisine de la France, ressentit la première, le contre-coup de ce mouvement. Dans les différents cantons, les gouvernements aristocratiques et oligarchiques, qui avaient, parfois, abusé de leur autorité, furent balayés par les armées

victorieuses des Français. Sur leur ruine s'éleva un nouvel état de chose, sous le nom de *République helvétique* unitaire et indivisible, que, soit dit en passant, les cantons primitifs ne voulurent pas reconnaître. Là, se réveilla le vieil amour de la liberté des descendants de Tell ; ils se révoltèrent contre les étrangers et ces simples pâtres des cantons primitifs, au nombre de 4000, soutinrent des combats de héros et de géants contre une armée de 30000 hommes, lutte où les femmes même combattirent comme des lions. Cette résistance eut un atroce dénouement en septembre 1798, par l'incendie de Stanz et des autres villages du Nidwalden et par le massacre de la population désarmée.

Inutile de faire ici l'éloge du noble rôle que Pestalozzi joua auprès des orphelins sans abri. Je mentionne ce fait historique à cause du rapport qu'il aura plus tard avec Girard. Dans cette période troublée de transition, on sentit, en Suisse comme en Allemagne, l'impérieux besoin d'une restauration morale et intellectuelle. Mais elle ne pouvait s'accomplir que par une réforme totale de l'éducation du peuple. Alors, poussés par cette intuition, un grand nombre d'hommes au noble cœur se vouèrent à cette œuvre difficile de la réforme de l'éducation, avec un enthousiasme et un dévouement sans exemple. A leur tête marchaient Pestalozzi, Fellenberg et... notre P. Girard. Des hommes d'Etat, animés de la même ardeur, favorisent de tout leur pouvoir le nouveau mouvement de réforme. Dans ce sens travaille en première ligne le pasteur protestant Albert Stapfer, de Aarau, auquel le gouvernement central avait confié le ministère des arts, des sciences et des cultes. A la vue de ce noble et général enthousiasme, un poète français put s'écrier avec raison :

> Aux autres nations, offrant un grand exemple,
> De l'éducation, la Suisse était le Temple.

Dans le but de favoriser cette reforme, Stapfer fit un appel à tous les hommes éclairés de la Suisse. Le P. Girard y répondit par un mémoire dans lequel il donne un plan complet d'éducation et d'instruction populaires.

Il y disait : « L'éducation populaire a pour but d'éclairer les hommes sur leur devoirs et de former leur volonté pour les remplir. Pour devenir un citoyen, il faut d'abord être un homme. Les vertus civiles supposent les vertus domestiques : l'amour de la patrie qu'il faut inculquer à la jeunesse ne doit rien avoir de commun avec cet égoïsme national qui fait regarder les autres nations avec un mépris plein de hauteur, pour n'aimer que soi.

Tout système éducatif doit être appuyé sur la religion. « Tous les législateurs, dit Girard, se sont appuyés sur la religion, et l'expérience a démontré éloquemment leur sagesse. C'est un crime de vouloir enlever la religion à une société ; la conduite même des athées a montré qu'en dépit de leur philosophie les bonnes mœurs ne peuvent subsister sans religion, parce que

du moment où ils l'ont persécutée, ils se sont rendus coupables du crime d'enlever à un peuple son plus ferme appui. »

Ici le P. Girard veut parler de la philosophie athée et matérialiste du XVIIIe siècle, comme aussi des atrocités de la révolution française, etc.

Girard distingue trois degrés dans l'éducation populaire, de là aussi trois sortes d'écoles :

1° *une école élémentaire* ou proprement *école populaire* pour les artisans, paysans, domestiques ou journaliers ;

2° *une école moyenne ou secondaire* pour les commerçants et les fonctionnaires en général et pour les villes et les localités populeuses en particulier.

3° *une école scientifique ou supérieure* pour les fonctionnaires plus élevés tels que juges, professeurs d'académie, médecins, etc.

Ce plan d'éducation de Girard, que je ne puis qu'esquisser ici, fit une profonde impression sur le ministre des cultes Stapfer, et lui révéla dans son auteur un homme dont l'esprit élevé et les idées larges, lui seraient d'un grand secours pour mener à bonne fin la réforme projetée. Aussi, le P. Girard fut-il appelé l'année suivante à Lucerne, alors siège du gouvernement helvétique, comme archiviste et conseiller dans les questions difficiles des affaires catholiques. Girard accepta cette offre, mais au bout d'un an il abandonna ce poste incompatible avec ses goûts et ses occupations préférées. Stapfer et Girard se quittèrent bons amis.

Cependant, le ministre était fermement résolu d'appeler Girard à un poste plus élevé et plus conforme à ses attraits. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre ; l'érection d'une paroisse catholique ayant eu lieu à Berne, le nouveau siège du gouvernement helvétique, Girard fut appelé par son ami au poste à la fois honorable et difficile de curé. Avec le consentement de ses supérieurs et de l'évêque diocésain, le religieux cordelier répondit à l'appel du gouvernement helvétique. Qu'on se représente les difficultés de cette situation dans une ville toute protestante comme Berne où, depuis la réforme, le culte catholique était défendu sous les peines les plus sévères. Toutefois, Stapfer ne s'était pas trompé dans son choix : Girard était l'homme de la situation, il remplit sa mission de premier curé catholique de Berne avec un tact rare et un véritable esprit chrétien. Ses prédications, auxquelles, chose nouvelle, assistaient des pasteurs protestants de Berne, lui gagnèrent tous les cœurs.

Une dame de la haute aristocratie bernoise dit au chanoine Fontaine de Fribourg, lors d'une visite : « Je ne connais personne qui soit plus dangereux, à nous protestants, que votre Girard ; il fait hautement estimer la religion que tant d'autres font haïr. » Girard noua, avec différentes familles protestantes, des relations les plus amicales et les plus intéressantes, entre autres avec le doyen Ith, chef du clergé bernois, un des plus nobles caractères de la Suisse. Outre leur commun enthousiasme

pour la philosophie de Kant, il y eut entre Girard et Ith un autre lien plus intime encore : un amour ardent pour la cause de l'éducation populaire. Après Stapfer, Pestalozzi n'eut pas de plus chaud protecteur que le doyen Ith. Celui-ci avait une épouse digne de lui. Quoique clouée sur un lit de douleur, elle s'occupait des pauvres avec un amonr touchant : « A son chevet, dit Girard, j'ai pris la liste de 30 orphelins catholiques jetés dans les rues de Berne, à la suite des atrocités commises par les Français dans le Nidwalden. Ces enfants devaient former, le lendemain, le noyau de mon école catholique naissante. » Ith lui-même dit que ces enfants seraient entre les meilleures mains, et ajouta : « Cette jeunesse doit être élevée dans la foi de ses pères; nous aurons soin que tous accomplissent régulièrement leurs devoirs religieux. » Dans les écoles publiques protestantes, où les orphelins du Nidwalden reçurent provisoirement des leçons de lecture et d'écriture, ordre avait été donné aux maitres de congédier ponctuellement les élèves catholiques pour les leçons d'instruction religieuse. « Oui, dit encore Girard, on poussa la délicatesse jusqu'à me demander pour ces enfants, le dispositif du carême et des jours d'abstinence. Si je n'avais pas connu la vraie tolérance, Berne me l'aurait apprise. » Voilà une preuve touchante et magnifique que les deux grandes confessions chrétiennes peuvent marcher fraternellement la main dans la main, à la poursuite d'un noble but et dans la pratique du bien. Le doyen Ith ne fut pas le seul pasteur protestant avec lequel le curé catholique de Berne eut des rapports d'amitié. Les autres pasteurs l'invitèrent souvent à leur table.

Voici le moment où commencent les rapports entre Girard et Pestalozzi. Ce fut en 1801, à l'occasion suivante. Le gouvernement de Fribourg résolut d'introduire dans les écoles la méthode d'enseignement de Pestalozzi. A cet effet, il envoya le chanoine Fontaine à Berthoud, pour y étudier la question. En passant à Berne, celui-ci devait prendre le P. Girard. Girard et Fontaine étaient liés par la plus cordiale amitié, poursuivaient les mêmes buts, remplis du même enthousiasme pour la cause de l'éducation populaire.

L'école de Berthoud excita leur admiration, et 9 ans plus tard, dans son rapport officiel, adressé au gouvernement suisse, sur l'institut de Pestalozzi à Yverdon, Girard plaça l'école de Berthoud de beaucoup au-dessus de celle d'Yverdon, dont l'organisation, le programme et le but étaient beaucoup plus compliqués et scientifiques, mais qui n'atteignait pas le cœur de l'enfant comme celle de Berthoud. Depuis cette première visite se formèrent, entre Girard et Pestalozzi, des relations amicales qui ne cessèrent qu'à la mort.

Depuis la rencontre de Pestalozzi et du P. Girard, nous entrons peu à peu dans cette période brillante où le célèbre Cordelier fonda l'œuvre qui fit sa vraie gloire et devint l'objet de l'admiration de l'Europe entière.

Girard ayant été nommé visiteur de son ordre pour toute la province suisse et en même temps supérieur des Cordeliers de sa ville natale, il retourna à Fribourg en 1804. C'est alors que se fit à Fribourg un grand mouvement intellectuel, ayant surtout pour objet la réforme de l'enseignement. Toute une pléiade d'hommes éclairés et animés de l'esprit de progrès, surtout les amis de Girard, s'étaient mis à la tête de ce mouvement. L'école populaire de Fribourg, comme aussi les écoles de beaucoup d'autres villes de la Suisse était dans un état de décadence et de total abandon. Il n'était pas encore question d'une fréquentation scolaire obligatoire. Une quarantaine d'enfants seulement, appartenant tous à la classe pauvre, étaient parqués dans une chambre basse et sombre et passaient là leur journée. La discipline était dure et l'enseignement ne sortait point de l'ornière d'une routine crasse. Cédant aux instances de l'autorité municipale et désirant se rendre le plus utile possible au peuple, les Pères Cordeliers consentirent à se charger de la direction des écoles primaires avec la rétribution annuelle, dérisoire de 1000 fr.

Les Augustins en firent autant pour la jeunesse allemande de la basse ville où était leur couvent. Comme supérieur des Cordeliers, le P. Girard, aidé d'un de ses confrères, fut chargé de diriger les classes françaises.

Vraiment si un homme était capable de vivifier l'instruction populaire et de sortir les écoles de Fribourg de leur fange, c'était le supérieur des Cordeliers.

A l'ouverture des nouvelles écoles, le 2 novembre 1804, Girard prit pour sa part les commençants qui déchiffrent *l'a b c*, et laissa les élèves plus avancés à son collaborateur. Ce choix dénote déjà le vrai pédagogue. Méthode choisie avec soin, sollicitude paternelle pour les enfants, courage à vaincre les difficultés, tout fut employé à donner vie et lumière à l'école des petits. Les châtiments corporels employés jusqu'alors sont remplacés par la douceur et l'amour qui gagnent les cœurs. Girard surtout fascinait la jeunesse par son talent d'enseignement. Le système d'enseignement est complètement changé : le *mode individuel,* qui instruit chaque élève séparément, est remplacé par le *mode simultané* ou collectif. A tous les degrés l'enseignement est concentrique. Girard s'adresse sans cesse à la raison et au cœur de l'élève et anime ses leçons de son grand principe : les mots pour les pensées, les pensées pour le cœur et la vie. Pour exciter l'ardeur des élèves il introduit dans son école, avec modération sans doute, le système des récompenses et des punitions, l'année scolaire se termina par une solennelle distribution de prix. Il adhérait à ce principe utilitaire : *Au travail et au mérite la récompense*, et s'en servait comme de correctif à cet autre principe : *L'enfant doit apprendre à faire le bien sans récompense.*

Pestalozzi disait : « L'émulation est un mobile dangereux et

nuisible » à quoi Girard répondait : *L'émulation est innée chez l'homme. Il suffit à la morale que la récompense soit juste, et proportionnée au mérite de celui qui la reçoit.*

En général, l'exclusion scrupuleuse et exagérée de toute récompense ou encouragement dans les écoles primaires et élémentaires, doit être taxée de grande inconséquence, puisque le système des récompenses s'exerce naturellement dans tous les états de vie, dans toutes les classes de la société ouvrière et studieuse, même dans les écoles supérieures, les gymnases, les universités, et partout, y produit de beaux fruits. Pourquoi les pauvres et les petits des écoles primaires et élémentaires seraient-ils seuls les héros du devoir sans espoir de récompense, tandis que le système des récompenses atteint les proportions d'un vrai culte dans les carrières scientifiques, artistiques, politiques, stratégiques et autres. N'est-ce pas agir au rebours des principes ?

L'école de Girard, ouverte avec 40 enfants, comptait, au bout de 2 ans, 273 écoliers de toutes les classes de la société. Une école de filles fut aussi organisée d'après les mêmes principes et méthodes, sous la direction des Ursulines, et comptait le même nombre d'écolières.

Girard fit de l'instruction religieuse le moyen principal de l'éducation ; tout convergeait à cet unique but : conduire l'enfant à N. S., lui apprendre à aimer tous les hommes comme les enfants d'une grande et unique famille, sans distinction de religion. Sa devise sur ce point était : « Ne blessez personne dans sa croyance religieuse » L'école de Fribourg florissait à vue d'œil ; c'était l'institution la plus sympathique de la capitale du canton, quoiqu'elle ne manquât pas d'envieux et de contradicteurs.

(A suivre.)

Erratum. Dans le dernier numéro, p. 436, il faut lire : Fribourg, *fondée en 1178*, par le duc Berthold IV de Zæhringen, etc.

Examens pédagogiques des recrues en 1903

Nous complétons dans ce numéro l'aperçu que nous avons donné sur les résultats des examens pédagogiques des recrues pour l'année 1903. Le tableau ci-après indique quel est le rang respectif des cantons dans les différentes branches, d'après la note moyenne obtenue.